

AMARA LAKHOUS

Querelle autour
d'un petit cochon
italianissime
à San Salvario

roman traduit de l'italien par Élise Gruau

ACTES SUD

À Stephanie.

“Monsieur le Directeur, vous faites trop d’honneur à ces Méridionaux en leur accordant de l’attention dans votre noble et historique journal. Pour ma part, je ne considère pas qu’il y ait une « question des Méridionaux à Turin », mais seulement le problème de renvoyer dans leur pays ces fainéants, ces bons à rien, qui ne viennent pas dans le Nord pour travailler, mais seulement pour y commettre des délits. Qu’ils rentrent chez eux, un point c’est tout.”

Gazzetta del Popolo, novembre 1959

“Je suis un Méridional, je suis marié et j’ai un bébé de quelques mois. Je ne demande aucune faveur, mais seulement un logement à louer, en fournissant les meilleures garanties de paiement. J’achète tous les jours *La Stampa* et je lis avec plaisir tous les articles et toutes les nouvelles, qu’elles soient bonnes ou mauvaises, et à la fin mon regard tombe sur les petites annonces. J’ai beau commencer dès les premières heures à appeler les annonceurs et continuer tout au long de la journée, je tombe toujours sur une ligne occupée et si par hasard quelqu’un me répond, la première réaction que l’on m’oppose est la suivante : « Vous êtes Méridional ? Je suis désolé, mais c’est impossible », ou d’autres phrases que je répugne

à reproduire. Ou encore : « Notre logement est dans un environnement calme et nous ne voulons pas du brouhaha des enfants. » Étant donné que je n'ai même pas l'honneur de pouvoir m'expliquer et qu'à peine ils entendent la voix d'un Méridional ils prennent l'excuse des enfants, j'aimerais adresser à ces messieurs plus évolués que moi quelques mots : je suis et je me sens chrétien, et ainsi je suis convaincu que nous sommes tous les enfants de Dieu. Dans toutes les nations du monde, sans distinguer entre le Nord et le Sud, existent des personnes bonnes et d'autres mauvaises, avec et sans enfants. Personnellement, je déplore ce genre de mentalités : comment célébrer le centenaire de l'unité de l'Italie avec ces sentiments ? »

La Stampa, 21 juin 1961

NI D'ICI NI DE LÀ-BAS

Je descends de mon lit les yeux fermés, je m'approche de la fenêtre à tâtons, comme un aveugle sans canne. J'ouvre les rideaux puis, lentement, les persiennes. Des sons et des voix caressent mes oreilles. Je sens un frisson me parcourir la peau. J'attends quelques secondes, puis, d'un coup, j'ouvre les yeux : le Vieux-Port est devant moi dans toute sa splendeur.

Je contemple la beauté de cette lumière d'octobre, fille du soleil et de la mer. Je regarde les étals des pêcheurs, je porte plus loin mon regard, jusqu'aux bateaux qui s'éloignent du port. Je m'aperçois de la présence de Taina à mes côtés, je sens ses doigts sur mon dos. Ses cheveux encore humides m'éblouissent. La lumière est devenue trop forte. Je ferme les yeux à nouveau. Je hume la fraîcheur de son corps. Je l'embrasse doucement dans le cou, mais Taina devine le piège et se dégage comme une proie rusée.

— Enzo, arrête! Je dois partir, le taxi m'attend en bas.

— Pourquoi tant de hâte?

— Tu vas me faire rater l'avion pour Helsinki.

— Juste un baiser.

Taina me concède un langoureux *French kiss*, et s'en va. Quel dommage, le temps avec elle n'est jamais

généreux. Les heures passent vite. Nous sommes à Marseille depuis trois jours, mais c'est comme si nous étions arrivés hier.

J'ai rencontré Taina, la perle de mes conquêtes, dans des circonstances très particulières il y a un an et demi à la gare de Turin, Porta Nuova.

Impossible d'oublier la première rencontre : une belle blonde qui pleurait désespérément, on lui avait volé sa valise. À première vue, on aurait vraiment dit une touriste étrangère, mais en fait elle était à Turin pour le travail. Je suis intervenu sans y réfléchir à deux fois. À l'évidence, je n'avais pas perdu ma petite manie de fourrer mon nez partout. Que puis-je y faire ? J'aime porter secours aux gens, exactement comme un médecin ou un pompier. Il m'a fallu un peu de temps pour tranquilliser Taina. Si j'avais pu la serrer dans mes bras, ç'aurait tout facilité, mais c'était impossible, je ne l'avais jamais vue auparavant. Du coup, je me suis contenté de quelques mots de circonstance. La vérité est que cette belle Finlandaise s'était fourrée dans un sacré pétrin. Elle avait mis dans sa valise ses vêtements, ses papiers, mais surtout un contrat très important avec Nokia, la société pour laquelle elle est représentante en Europe. Elle risquait de se faire licencier. Je l'ai d'abord accompagnée au commissariat proche de la gare pour déposer plainte, ensuite dans un hôtel près de la piazza San Carlo où elle avait l'habitude de descendre. Par chance, le patron de l'hôtel n'a pas fait d'histoires pour ses papiers d'identité, il s'est montré compréhensif. Taina était une cliente régulière et surtout elle était très généreuse avec les pourboires. La déclaration de perte lui suffisait largement. Je l'ai quittée moins désespérée

qu'auparavant. Peut-être était-elle prête à se résoudre à son sort. En lui disant au revoir, je lui ai promis de tout faire pour retrouver sa valise. Le soussigné tient énormément à ses promesses.

En sortant de l'hôtel, j'ai eu une idée d'enfoiré, de celles qui me font mourir de rire. J'ai appelé une vieille connaissance, Franco, dit le Tambour. En plus d'être dingue de tambours en tout genre, ce qui explique l'origine de son surnom, c'est aussi un petit baron du vol et du recel à Turin. Je lui ai dit qu'une valise du SISMI¹ avait été volée à la gare une heure plus tôt et qu'un informateur, probablement un de ses collègues, l'avait volé à la tire. Et pour lui donner une indication précise sans me répandre en détails, j'ai ajouté que la valise appartenait à une blonde en mission secrète. Je n'ai pas eu besoin de pousser plus loin la comédie. Tambour a compris l'allusion immédiatement, il a une bonne mémoire. Il y a un an, il a eu une très mauvaise expérience avec les Services. "Quelqu'un" l'avait chargé de voler l'ordinateur portable d'un diplomate russe en visite dans le Piémont. Des documents top secret étaient en jeu. L'opération s'est mal terminée. Il s'est fait prendre comme un amateur. Mais comment aurait-il pu savoir que le diplomate était en réalité un agent du KGB, un fils de pute extrêmement habile? De toute façon, quand les choses finissent en eau de boudin, ce sont toujours les plus faibles qui trinquent. Tambour a endossé toute la responsabilité pour protéger ses commanditaires. Il a écopé de quelques mois de prison et payé de sa poche une somme rondelette pour un avocat

1. SISMI : Services secrets italiens. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

réputé. Le vol de la valise de Taina prenait ainsi l'allure d'un grave affront. L'affront entraîne la vengeance et la vengeance fait mal, elle fait surtout du bruit. Et c'est ce que notre Tambour voulait absolument éviter. Ses affaires nécessitaient le silence le plus total. Nous nous sommes compris sans trop tergiverser : il valait mieux retrouver la "valise du SISMI" et la restituer tout de suite, sinon ça risquait de faire mal. Tambour avait toujours la mauvaise habitude de jurer sur la tête de son fils, et ça me foutait les nerfs en boule. Il faut laisser les enfants tranquilles, on ne doit pas les utiliser comme des pions.

De mon côté, j'étais convaincu d'une chose : s'il n'était pas en personne l'auteur du vol de la valise, c'était sûrement une de ses connaissances. Il n'y a pas de secret professionnel entre collègues. Une théorie simple, mais qui fonctionne toujours. En tout cas, à la fin, il m'a demandé un peu de temps pour se renseigner, j'avais l'impression de parler au préfet de Turin en personne.

Quelques heures après, il m'a téléphoné en me disant qu'il avait retrouvé la valise intacte. Quel homme ! Il m'a demandé si je pouvais faire le médiateur pour la restituer. Pourquoi ? Il voulait rester "en dehors de cette histoire qui pue la merde". Ce sont textuellement ses mots. Pas une histoire de merde, donc, mais une histoire qui pue la merde. Tambour voulait sauver son cul autant que son nez. Comment lui en vouloir ? Pour le faire mousser, avant d'accepter, je lui ai dit que je le faisais uniquement pour le tirer de cette mauvaise passe, et il m'a vivement remercié. J'étais très satisfait, ça me faisait un service d'avance pour plus tard. On ne sait jamais, la vie est pleine d'urgences. Un Tambour peut toujours être utile.